

C Confrontation savoirs de paysans – savoirs de chercheurs

Exposé introductif

MILLEVILLE PIERRE
ORSTOM, Montpellier, France

Fonds Documentaire ORSTOM
Cote : Bx9421 Ex: 1

La question des savoirs paysans est à l'ordre du jour. On ne peut dissocier l'intérêt grandissant qu'on leur porte des changements de conceptions qui ont marqué les politiques de recherche et de développement. Il est en effet, manifeste que les savoirs paysans sont devenus plus qu'une affaire de chercheurs de sciences sociales. Ils ont aussi, en tant qu'objet, été appropriés par les agronomes. Il semble clair que l'échec, au moins partiel, du transfert pur et simple de nouveaux modèles techniques élaborés par la recherche expérimentale, a conduit les agronomes à reconsidérer leur pertinence en terme d'acceptabilité par des sociétés paysannes et de compatibilité avec des systèmes techniques et sociaux en place, dans des contextes spécifiques. Peu à peu s'est imposée l'idée que la conception des voies et modalités du changement technique devait s'appuyer sur ce que les agriculteurs (et plus généralement les ruraux) connaissent de leur milieu et sur les solutions qu'ils ont adoptées pour l'exploiter afin de satisfaire (plus ou moins bien, et de manière plus ou moins durable) leurs besoins. Doute salutaire de la recherche agronomique, reconnaissance d'une nécessaire modulation des propositions pour répondre à la spécificité des situations particulières, évolution des contextes économique et institutionnel des pays du Sud, autant de raisons qui ont poussé à l'adoption de conceptions de recherche et de développement moins monolithiques, plus décentralisées et participatives.

Comme le souligne Georges Dupré en introduction à l'ouvrage collectif : "Savoirs paysans et développement" (1991), les savoirs ne peuvent être dissociés des pratiques, qui sont des "savoirs mis en œuvre". Leur analyse passe donc, nécessairement, par la confrontation du "dit" et du "fait", qui s'éclairent réciproquement. L'observateur doit, par

ailleurs, être conscient qu'il isole, de façon quelque peu arbitraire, telle ou telle catégorie de savoirs, alors que "les différents types de savoirs n'ont pas d'existence séparée et ne sont identifiés comme tels que pour les besoins de l'analyse". Qui plus est, "les savoirs locaux n'ont pas d'existence en dehors des rapports sociaux où ils sont mis en œuvre". Dupré relève, à cet égard, que la confrontation entre savoirs scientifiques et savoirs paysans recouvre, de fait, la confrontation entre des systèmes sociaux différents. On est, dès lors, conduit à se poser la question de leur compatibilité et de leur capacité de métissage.

Les savoirs scientifiques reposent sur la connaissance des processus. Ils prétendent, de ce fait, à une certaine généralisation mais leur validation dans des contextes précis pose souvent problème. A l'inverse, les savoirs paysans sont des savoirs locaux. Ils sont, jusqu'à un certain point, spécifiques de conditions écologiques, historiques et sociales particulières. Ils sont donc également diversifiés. A un problème posé correspond le plus souvent une multiplicité de solutions alternatives, les options choisies dépendant du contexte et des spécificités locales, voire individuelles. Les agronomes ont depuis longtemps essayé d'en rendre compte, au travers de typologies. Confronté à ce phénomène, l'observateur (qu'il soit chercheur ou développeur) se doit de faire la part des singularités et des régularités, des perturbations conjoncturelles, des ruptures et des évolutions tendanciennes. L'objectif est bien de procéder à une mise en ordre du réel, en évitant deux écueils opposés : une généralisation abusive ou une dilution dans les particularismes.

La spécificité locale des savoirs paysans conduit par ailleurs, à postuler l'adaptation de ces savoirs à leur envi-

ronnement. Or, celui-ci ne peut être considéré comme stable. De multiples exemples prouvent que les savoirs, loin d'être figés, sont en constante évolution. Dans un environnement changeant, les agriculteurs doivent acquérir de nouvelles références. Certains savoirs deviennent inopérants, et doivent se transformer. On a, sans aucun doute, sous-estimé pendant longtemps les capacités d'innovation des sociétés paysannes et le terme de "traditionnel" se révèle aussi impropre pour les qualifier que pour qualifier leurs savoirs.

Les savoirs des chercheurs ont sans doute de bonnes raisons de s'affronter à ceux des paysans dans les domaines de la gestion de la fertilité. Ce que l'on appelle "fertilité du milieu" est, en effet, une notion contingente, en grande partie construite par la pratique, et fortement valorisée. Dans un milieu donné, un niveau de fertilité et, partant, les modalités de son entretien, n'ont de sens qu'en référence à des objectifs et à des techniques de production. L'agriculteur a, par ailleurs, une conception de la fertilité probablement plus holiste que le chercheur, qui tend à la disséquer en différentes composantes (physique, chimique, biologique). Certaines insuffisances ou nuisances perçues par l'agronome peuvent être assumées sans grand dommage par l'agriculteur, si elles n'entraînent pas de baisse substantielle de rendement (ce qui est le cas lorsque d'autres contraintes, plus fortes, s'imposent). Inversement, les paysans pourront accorder une importance primordiale à certains paramètres, tel qu'un niveau croissant d'enherbement, en raison des besoins en travail que requiert son contrôle, tandis que les agronomes considéreront volontiers que ce problème peut être aisément résolu grâce à l'adoption de nouvelles techniques de lutte, mécaniques ou chimiques. Il n'est pas nécessaire de multiplier les exemples pour admettre que la

représentation de la fertilité est étroitement tributaire des systèmes techniques mis en œuvre (ou considérés comme pouvant l'être) ainsi que des objectifs poursuivis en matière de rendement et de productivité du travail.

On relèvera que la viabilité de nombreuses agricultures tropicales repose sur des principes d'adaptation aux conditions du milieu, plus que sur son artificialisation. N'y a-t-il pas là un clivage avec des conceptions dominantes des sciences agronomiques ? N'est-on pas, en quelque sorte, en présence de deux principes de maîtrise technique, fondés pour l'un sur un savoir plutôt écologique, et pour l'autre sur un savoir plutôt technologique.

La confrontation des savoirs paysans et des savoirs scientifiques a longtemps été évoquée en termes d'incompréhension et de conflits. C'est ce point de vue qui avait prévalu lors du colloque organisé en 1978 à Ouagadougou sur le thème : "Logique paysanne et rationalité technique". Une telle position était compréhensible dès lors que le changement technique était conçu prioritairement comme le résultat d'un transfert, et que les difficultés de ce transfert étaient attribuées par ses promoteurs aux pesanteurs sociales, à la résistance au changement et à la technicité déficiente du monde paysan. On peut espérer cette période révolue, ou en passe de l'être. S'il ne s'agit plus de rejeter les savoirs paysans par dérive techniciste, il serait tout aussi dangereux de tomber dans l'excès inverse en les sur-évaluant. Il faut donc souhaiter que dorénavant la confrontation des deux types de savoirs stimule, plutôt qu'elle n'handicape, la recherche des voies et modalités du changement des agricultures tropicales. Encore faut-il se doter des dispositifs de recherche-développement, des méthodologies et des procédures pour y parvenir. Si des sillons ont été tracés, beaucoup restent encore à labourer.

Discussion

PEREZ PASCAL

CIRAD-CA, Montpellier, France

Ce dernier atelier a été, osons le dire, riche de débats et d'incompréhensions. En effet, la lecture du titre peut amener à deux modes de compréhension.

Le premier repose sur l'insistance du terme savoir. On privilégie alors les voies d'élaboration et d'enrichissement de ce savoir qu'il soit de chercheur ou de paysan. Il s'agit donc d'étudier les liaisons possibles entre une logique formelle fondée sur le principe de causalité et une logique naturelle basée en grande partie sur l'analogie. En ce cas, le débat s'apparente au discours de la méthode, cher à Descartes.

Le second mode de compréhension met en exergue le terme confrontation. Il s'agit alors d'étudier la possibilité de création d'un espace de communication entre les interlocuteurs, chercheur ou paysan, qui tiennent compte des déterminants individuels (cognitifs ou affectifs) et collectifs (sociaux, éco-

nomiques, culturels ou politiques) qui régissent les modes d'expression. En ce cas, le débat s'apparente, permettez le jeu de mots, à la méthode du discours.

La question n'ayant pu être tranchée, les deux analyses seront présentées sans ordre de priorité, à travers quelques idées fortes relevées durant les discussions.

Comme l'a rappelé P. Milleville, pendant longtemps le savoir paysan a été tenu pour quantité négligeable par les prescripteurs de tous ordres. Il s'est agi de transférer des modèles à reproduire, élaborés à partir d'une méthode hypothético-déductive. La plupart de ces modèles visant à améliorer l'élaboration du rendement, à travers un optimum agronomique, sont d'autant plus éloignés de la réalité qu'ils se veulent non contingents. Les échecs répétés d'une telle démarche ont conduit parfois à l'excès inverse. Le mythe du

Fertilité du milieu et stratégies paysannes sous les tropiques humides



CIRAD ■ Ministère de la coopération

Actes du séminaire
13-17 novembre 1995
Montpellier, France

Fertilité du milieu et stratégies paysannes sous les tropiques humides

Editeurs scientifiques :
Jean Pichot, Nicole Sibelet, Jean-Joseph Lacœuilhe

Centre de coopération internationale en recherche agronomique
pour le développement
Ministère de la coopération

Actes du séminaire
13-17 novembre 1995, Montpellier, France